



pleinecran.fr

LE GRAND
PALACE
SAUMUR RIVE DROITE

www.lepalacesaumur.fr

l'imagin'R
Réseau des bibliothèques
Communauté d'agglomération
Saumur Val de Loire

www.bibliotheques.agglo-saumur.fr
mediatheque.saumur@agglo-saumur.fr

SUZANNA ANDLER
De Benoît Jacquot
Mardi 8 juin à 18h
En présence du réalisateur



“ Quand j’ai donné ce texte à Charlotte Gainsbourg, je ne m’attendais pas à ce qu’elle soit à ce point, immédiatement hantée, touchée, prise par ces mots, ces phrases, cette situation, ce personnage . Marguerite, si elle l’avait connue, aurait adoré sa dramaturgie intime. Comme les actrices qu’elle filmait, Charlotte est une voix, un style, une façon de se déplacer, de parler, de regarder, de s’approcher ou de s’éloigner qui est immédiatement en phase avec ce que Marguerite Duras exprime ” Benoît Jacquot

Benoît Jacquot fait partie de ces rares cinéastes à avoir eu la chance de côtoyer l’écrivaine Marguerite Duras. Il en connaît la petite musique, la délicatesse des mots, la sensualité des corps. Il sait surtout apprivoiser les bruits de l’auteure, ceux de sa maison à Neauphle-le-Château, ceux du reflux de la mer, depuis l’Hôtel des Roches Noires. Ainsi, cette fois, Jacquot installe sa caméra dans une superbe villa en face de la Méditerranée, où, à la façon de l’entretien qu’il avait conduit avec Duras elle-même dans son film *Ecrire*, il donne vie aux craquements des pas sur le plancher, aux fenêtres qui s’ouvrent dans un souffle, et au bruissement des vagues, tout en bas de la falaise. *Suzanna Andler* a été offerte au cinéaste par la romancière quand il avait vingt ans. Tant d’années ont passé, le temps sans doute de mûrir cette œuvre que l’écrivaine semblait boudier, le temps de se préparer au pari de faire un film écrit par Duras et qui ne soit pas de Duras. Suzanna Andler est une femme abandonnée. Elle survit le week-end aux fugues de son mari, un homme richissime, qui multiplie les rencontres féminines. Elle devrait le quitter. Mais sa vie n’est finalement que mensonges. Elle travestit la réalité par des ellipses de langage, des écarts de mots, comme pour fuir le risque qu’elle encourt de tomber amoureuse à son tour d’un autre homme, et de renoncer au luxe que lui offre son mari volage. Charlotte Gainsbourg habite Suzanna avec une grâce et une noblesse incroyables. Elle paraît sans âge. Le visage est glacé, le corps se perd dans un manteau de fourrure qui fait écho aux vêtements que portait l’écrivaine en son temps. Elle porte des bottes d’un noir sombre qui donnent à sa silhouette la splendeur des héroïnes tragiques. Sa voix, à peine soufflée, presque enfantine, contraste avec la majesté de la posture. Suzanna est une femme défaite, sur le fil, qui attend de mourir peut-être. Et la profondeur que Gainsbourg apporte à son personnage, rajoute en intensité et en douleur, faisant d’elle autant la victime d’un mari volage qu’une tragédienne, qui réécrit sa vie pour la ré-enchanter. Tout Duras est déjà contenu dans cette œuvre finalement mal connue. La défigurent de l’âge, l’alcool, la mer, l’impossibilité d’exister pour les personnages en dehors du langage, le non-événement, Michelet, et l’amour dévasté. Tout cela est mis en scène dans le texte. Les images que les comédiens et le cinéaste s’approprient le sont avec beaucoup de pudeur. Ils n’osent pas se confronter directement à la musicalité durassienne. Les phrases se déroulent simplement, comme des évidences, sans exagération. La caméra bouge à peine, préférant à l’emphase, à la brutalité des effets, la douceur de la lumière sur la mer et à travers les fenêtres. Elle colle le visage et le corps de Suzanna, jouant parfois avec les reflets de miroir où l’on pressent en écho le grand film de Duras *India Song*.

Un autre personnage, et pas des moindres, s’invite dans ce poème à quatre voix (Suzanna, l’amant, le mari et l’amie). C’est la villa que la quadragénaire s’apprête à louer pour deux semaines. La bâtisse, immense, absolument magnifique, siège sur une falaise devant la mer. Elle ressemble au palais du vice-consul, elle est à peine meublée, elle laisse rentrer l’air épais de la mer, le son inquiet des mouettes et la lumière du ciel. Duras n’aurait pas rêvé mieux comme espace de mise en cinéma. La désinvolture avec laquelle Suzanna appréhende le lieu est presque suspecte. A moins qu’il ne s’agisse pour Benoît Jacquot de ne pas faire oublier au spectateur que l’essentiel de l’œuvre se situe dans le texte avant tout. En tout cas, *Suzanna Andler* signe un merveilleux moment de cinéma où le spectateur convoquera tous ses sens.

Laurent Cambon

<https://www.avoir-alire.com/suzanna-andler-benoit-jacquot-la-critique-du-film>



"Tu n'as jamais pensé qu'il y avait autre chose ? Une autre histoire sans qu'on le sache ? Sans qu'on le voit ?" C'est au cœur d'un très subtil jeu de cache-cache, de non-dits crevant soudainement la surface d'un univers corseté par les conventions, de révélations successives se métamorphosant en autant de mensonges possibles, que s'immerge profondément Benoît Jacquot avec son nouveau film, *Suzanna Andler*, dévoilé en première mondiale au programme Limelight du 49^e Festival de Rotterdam.

Une adaptation d'une pièce de Marguerite Duras offrant à Charlotte Gainsbourg un rôle exceptionnel avec le portrait d'une grande bourgeoise à la croisée (écartelante) des chemins de son existence d'épouse et de mère aspirant au renouveau et à l'amour, mais en proie à ses propres contradictions. Une performance pour l'actrice qui se livre totalement, scrutée jusqu'au moindre tressaillement dans le dépouillement relativement extrême des décors et de la mise en scène choisis par le réalisateur. Un parti-pris exigeant d'unité de temps (de 11h25 à 19h00), de lieu (une luxueuse villa de huit chambres en bordure de Méditerranée, avec sa vaste terrasse et sa petite plage en contrebas) et d'action (que va décider Suzanna ? Le mari ou l'amant ? La vie ou la mort ? La vérité ou les faux-semblants ?) nourri de copieux dialogues qui pose certaines conditions d'ouverture et de patience de la part du spectateur, mais qui tient parfaitement sa ligne et qui gagne en densité avec le dévoilement progressif de la complexité du personnage principal.

"Vous savez, je n'ai rien d'extraordinaire, je vous assure. Je suis une des femmes les plus trompées de la Côte d'Azur - Cela ne veut rien dire, vous le savez bien." Il est 11h25 et Suzanna Andler, une très élégante quadragénaire (bottes, manteau de fourrure, robe noire à la fois très courte et très sage, cheveux courts) visite une magnifique villa dans le sillage de Monsieur Rivière (Nathan Willcocks) qui connaît très bien son mari, le très riche Jean Andler. Restée seule sur place et promettant une réponse pour la fin de l'après-midi quand elle aura contacté son époux resté à leur domicile à Paris, Suzanna est bientôt rejointe par son amant Michel (Niels Schneider, doté de son charisme et de son charme habituel) qui repartira ensuite pour revenir plus tard. Entre-temps, Suzanna aura croisé sur la plage Monique (Julia Roy), une connaissance locale (mais bien davantage en fait) et discuté avec Jean par téléphone.

Tel est le canevas, très limpide en apparence, d'une œuvre beaucoup plus opaque qu'elle n'y paraît et qui dissèque au scalpel des mots les sentiments à vif (sous le glacié de la distinction des classes très privilégiées des années 60) d'une femme prise au piège d'un riche mariage et du temps qui passe, tenue à distance affective depuis près de neuf ans par son mari et qui a pris pour la première fois un amant depuis quelques mois ("j'étais toujours avec les enfants. A la longue, j'étais devenue inapprochable. Je n'étais plus tout à fait une femme à force de n'être toujours qu'à un seul homme... Une sorte de jeune fille vieille").

Suzanna oscille dangereusement sur cette crête étroite comme dans une ivresse volontaire contrôlée et désespérée, dans un parfum de défaite ultra lucide à la fois douloureux et excitant où l'on en sait trop sur les autres et sur soi-même, mais où les autres en connaissent aussi beaucoup sans forcément le dire ou en le distillant. Une situation pleine de paradoxes que le film décrypte telle une faille où l'on s'enfonce en découvrant de plus en plus de mensonges et de nouvelles facettes de la réalité intérieure de cette femme, sans qu'on puisse vraiment distinguer le vrai du faux, presque comme dans un rêve s'étirant jusqu'au crépuscule.

Avec sa caméra très fluide épousant superbement tous les mouvements de Charlotte Gainsbourg et tirant le maximum des limites des décors (grâce au talent bien connu de Christophe Beaucarne à la direction de la photographie), *Suzanna Andler* réussit à transcender l'ascétisme de son atmosphère "théâtrale" et d'expérience cinématographique (ce qui fera néanmoins sans nul doute un net tri parmi les spectateurs) et constitue l'un des meilleurs films récents de Benoît Jacquot.

Fabien Lemerrier

<https://cineuropa.org/fr/newsdetail/397222/>